



**HAL**  
open science

## Matière sociale - Chapitre 1 : Entités

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

| Michel Grossetti. Matière sociale - Chapitre 1 : Entités. 2020. hal-02518363v1

**HAL Id: hal-02518363**

**<https://hal.science/hal-02518363v1>**

Preprint submitted on 25 Mar 2020 (v1), last revised 15 Jan 2021 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Chapitre 1. Entités

### Résumé

Le premier chapitre de *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales* traite des entités en suivant les partis pris présentés en introduction de l'ouvrage : assumer le centrage des sciences sociales sur les activités humaines, et donc la nécessité de définir les humains comme entités spécifiques, mais en essayant de ne pas confondre immédiatement le reste du monde dans un ensemble indifférencié de « non humains » ou de « ressources », ce qui pose un certain nombre de problèmes, qui ne sont pas tous résolus dans ce chapitre (notamment la statut à donner aux animaux et aux êtres vivants en général), mais que je m'efforce d'exposer le plus clairement possible.

\*  
\* \*

### Des humains qui font circuler des récits et des artefacts

Comment construire une ontologie pour les sciences sociales ? Si ces sciences prennent pour objet les activités humaines, et que c'est à partir de celles-ci que les chercheurs appréhendent le monde, alors il faut bien repartir de la spécificité des humains eux-mêmes, même si cela conduit immédiatement à des difficultés. En effet, si cette spécificité a longtemps semblé aller de soi, les travaux sur les espèces animales ont démontré des formes de continuité en matière de communication et de vie sociale qui rendent la démarcation entre l'espèce humaine et les autres bien moins tranchée et plus discutée<sup>1</sup>. On ne compte plus les interrogations sur « le propre de l'homme » et les réponses qui leur sont apportées. Je me contenterai de reprendre ici des critères assez communément mis en avant : un langage élaboré ; des relations sociales complexes ; la fabrication d'artefacts. Sur chacun de ces critères, les humains se situent relativement à d'autres espèces animales plutôt sur une sorte de continuum que dans une situation de rupture radicale, mais leur ensemble semble tout de même caractériser nos semblables, surtout si l'on prend en compte leur capacité à faire circuler des artefacts aussi bien que des énoncés, des discours, des récits et, plus généralement, des contenus significatifs et symboliques. Non seulement le monde social est saturé de significations<sup>2</sup>, ce qui peut valoir pour certaines sociétés animales (les comportements de chaque individu sont interprétés par ceux parmi les autres qui les perçoivent), mais, et c'est là qu'est peut-être la différence la plus importante, ces significations circulent beaucoup. Elles peuvent se diffuser dans l'espace, de proche en proche ou par divers moyens de communication, et dans le

---

<sup>1</sup> Pascal Picq, 2011, *L'homme est-il un grand singe politique ?*, Paris, Odile Jacob.

<sup>2</sup> Je préfère ce terme à celui de culture, souvent utilisé pour signaler cette dimension du monde social, car la notion de culture implique souvent une certaine stabilité des significations et des pratiques, ce qui est parfois pertinent, mais restreint la réalité mouvante, contradictoire et incertaine des processus sociaux. Par ailleurs, le terme de signification est un raccourci pour désigner des cristallisations toujours provisoires de sens. Fondamentalement, la production des significations est un processus.

temps, par la répétition, parfois de génération en génération<sup>3</sup>. Bien sûr, la construction de significations est un processus d'interaction entre des humains et des supports physiques (les objets transformés en signes ou symboles, l'air qui vibre pour transmettre des sons, les perceptions visuelles, etc.), mais ce processus est suffisamment reproductif pour que l'on puisse considérer que des éléments de sens se transmettent. La transmission est toujours simultanément une transformation, mais les continuités sont suffisantes pour que l'on puisse observer ou reconstituer les transmissions successives et établir des circulations. La circulation et la diffusion concernent également les artefacts, que les humains sont capables depuis très longtemps de répliquer et d'échanger. La circulation, la diffusion et la réplification des artefacts et des significations connectent les interactions humaines à d'autres lieux et d'autres temps<sup>4</sup>. C'est peut-être cette capacité à faire circuler et à diffuser des significations ou des objets qui est le plus spécifique des sociétés humaines.

Quels que soient leurs supports, les significations sont intrinsèques à la vie sociale. Mais bien sûr les entités sociales ne sont pas de purs concentrés de sens, elles sont également très matérielles, solidement ancrées dans le monde biophysique. Elles sont des intrications complexes de significations cristallisées et d'éléments matériels, biophysiques. L'idée de cette intrication est proche des conceptions de l'historien William Sewell : « Le social est le fondement ontologique, complexe et inéluctable, de notre vie commune en tant qu'humains. La meilleure façon de l'appréhender est de le concevoir, premièrement, comme un réseau en évolution de pratiques sémantiques (...) qui, deuxièmement, construit et transforme un éventail de cadres physiques qui à la fois procurent des matrices pour ces pratiques et en contraignent les conséquences. »<sup>5</sup>.

En tant qu'être social, un humain est à la fois un être biologique, avec ses caractéristiques, et un ensemble de supports de significations qui lui sont associées dès avant sa naissance et par la suite, et contribuent à lui conférer des identités sociales. Font partie de ces supports le nom, l'état-civil, les numéros d'identification, mais également tous les récits qui le concernent et font le lien entre l'humain considéré et ses pairs. Les significations supportées par la mémoire contribuent également à la conscience qu'il a de sa propre continuité comme « identité ». De la même façon, tout élément matériel ou naturel avec lequel les humains sont en contact se voit conférer des paquets de significations qui le font entrer dans le monde social. Tout collectif social est une intrication d'humains, de « non humains » (objets matériels principalement, mais parfois des animaux, comme dans les activités d'élevage ou dans les cirques par exemple) et de significations. Le monde social est un tissu très serré et inextricable de biophysique et de sens. De ce fait, les entités sociales sont sans cesse confrontées à des incertitudes qui peuvent porter sur les aspects biophysiques (ce patient va-t-il survivre ?), le sens (que signifie cet événement ?), le social comme intrication des deux (cet accusé sera-t-il condamné ?)<sup>6</sup>.

Les caractéristiques du monde social fondent les sciences sociales qui doivent donc être capables de tenir ensemble les dimensions biophysique et significative de leurs objets. Elles doivent pour cela se prémunir en permanence contre plusieurs formes de réductionnisme. La première consiste à oublier les significations et à se concentrer sur le biophysique, ramenant les humains à leur condition biologique et expliquant des pratiques sociales par des spécificités évolutives de l'espèce. Expliquer les comportements amoureux par des caractéristiques animales n'a pas

---

<sup>3</sup> La transmission de comportements de génération en génération existe dans les sociétés animales mais ses supports semblent toujours relever de l'interaction directe (apprentissage entre anciens et jeunes) et ne pas eux-mêmes circuler.

<sup>4</sup> Ce point est très bien analysé par Bruno Latour (« Une sociologie sans objet ? Note théorique sur l'interobjectivité », *Sociologie du travail*, 1994, 36 (4) pp. 587-607). Pour les périodes préhistoriques, on ajoute souvent à ces caractéristiques l'enterrement des morts, interprété comme une recherche de transcendance (Marcos Garcia-Diez, Blanca Ochoa, Irene Vigiolatoña, Asier Abaunza, Isabel Sarro Moreno, Javier Angulo, 2016, « Humanisation : un point de vue archéologique sur le processus d'homínisation », *Tréialogiques*, n°21, pp. 23-39).

<sup>5</sup> William Sewell Jr, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, Chicago, Chicago University Press, page 369 (ma traduction).

<sup>6</sup> Je reprends ici les trois formes d'imprévisibilité définies par le sociologue Harrison White, et qu'il nomme respectivement incertitude, ambiguïté et ambage (Harrison White, 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales).

beaucoup de sens. Ramener la question du genre à la seule dimension biologique n'en a pas non plus<sup>7</sup>. La deuxième forme de réductionnisme, symétrique de la précédente, consiste à ne voir dans le monde social qu'un ensemble de significations que l'analyste s'efforce de décrypter. La sociologie a connu de nombreuses tentatives de type essayiste s'appuyant ainsi sur des approches « herméneutiques » pour donner du sens à des situations sociales ou des évolutions des mondes sociaux à partir de faisceaux d'informations glanées de diverses façons (les médias principalement). Cela donne le plus souvent des discours généraux qu'il est très difficile de confronter à un quelconque étayage empirique, et qui surestiment fortement la cohérence des activités sociales et des significations qui leur sont attribuées. De son côté, l'anthropologie a mis souvent l'accent sur la culture comme ensemble de significations et de pratiques structurant ou même déterminant l'activité sociale de populations entières. Cette discipline a depuis lors redonné une place plus importante à la matérialité, à la nature et aux objets. Une troisième forme de réductionnisme qui ne porte pas sur la nature du monde social, et qui est en quelque sorte transversale aux deux précédentes, consiste à considérer les comportements humains comme prévisibles<sup>8</sup> et à construire sur cette base des modèles ou des interprétations qui peuvent constituer des approximations pertinentes dans certains cas, mais, d'une certaine façon, nient leur spécificité.

Le cadre global étant à présent tracé, nous pouvons nous lancer dans la réflexion sur les catégories susceptibles de constituer une ontologie (qui cherche à être le plus possible) robuste<sup>9</sup>.

## Entités

Je commence cette exploration par les « êtres sociaux », les entités qui peuplent le monde social, d'un point de vue statique. Je m'en tiendrai pour ce chapitre au niveau souvent considéré comme le plus « micro » par les sciences sociales, celui où l'on situe en général les « acteurs », « agents », « individus », ou les « ressources ». Dans la perspective d'une recherche de robustesse, je pense que l'on peut distinguer trois grands types d'entités.

### Personnes

Le premier type est très classiquement constitué par les humains comme êtres sociaux, que je vais désigner simplement comme des « **personnes** » pour me rapprocher d'un vocabulaire de sens commun<sup>10</sup>. J'ai choisi ce terme parce que je me suis rendu compte que c'est celui que j'utilise le plus spontanément depuis quelques années, même s'il a pu m'arriver par le passé de faire appel à des désignations classiques en sociologie comme « individus » ou « acteurs ». Je ne pense pas qu'il faille accorder une importance démesurée aux choix des termes et je m'accommode très bien de travaux utilisant un autre vocabulaire. Le terme de personne me séduit pour quatre raisons. Premièrement, c'est un terme de sens commun qu'il est inutile d'expliquer longuement aux non spécialistes. Deuxièmement, ce terme n'implique pas en soi une théorie particulière de l'action (ou

---

<sup>7</sup> Anne Fausto-Sterling, 2012, *Corps en tous genres : La dualité des sexes à l'épreuve de la science*, Paris, La Découverte.

<sup>8</sup> Ou, pour être plus précis, dont les écarts aux modèles se distribuent de façon aléatoire.

<sup>9</sup> « Robuste » est pris ici dans un sens un peu différent de la « robust knowledge » promue par Helga Nowotny, 2012, « Improving the social robustness of research networks for sustainable natural resource management: Results of a Delphi study » in *Canada Science and Public Policy* (2012) 39 (3): 357-372. Dans les travaux d'Helga Nowotny, il s'agit de produire des résultats socialement acceptables. Ici il s'agit de rendre des concepts acceptables par le plus grand nombre possible de chercheurs en sciences sociales, et par extension par d'autres personnes.

<sup>10</sup> Le « trésor de la langue française » du CNRS, définit une personne comme « un individu de l'espèce humaine, sans distinction de sexe (...) Cet individu [est] défini par la conscience qu'il a d'exister, comme être biologique, moral et social ». L'usage que je fais de ce terme n'a aucun lien avec la notion psychologique de la « persona », utilisée par Gustav Jung pour désigner la présentation de soi destinés aux autres (la « persona » étant en latin le masque des acteurs de théâtre).

des pratiques ou des activités). Si l'on associe à la notion de personne une théorie de l'action particulière, on obtient la définition d'un « acteur », un « agent », un « sujet », etc. Troisièmement, il signale l'équivalence entre le chercheur et celles et ceux dont il étudie les activités : nous sommes des personnes étudiant ce que font d'autres personnes. Quatrièmement, en français, le terme a l'avantage d'être de genre féminin, ce qui permet dans l'écriture une petite distance avec l'androcentrisme trop fréquent de nos travaux.

Je ne considère pas les personnes comme toujours cohérentes ou opérant en permanence des choix, comme le postulent souvent les théories individualistes<sup>11</sup>. Les personnes peuvent se contenter de tenir un rôle prédéfini de façon prévisible. Mais tout être humain est à tout moment capable de s'écarter des rôles et de créer de l'imprévisibilité. Il suffit de penser à une caissière de supermarché ou un employé de la Poste assumant de façon un peu mécanique les tâches habituelles. Qu'il y ait un problème ou que l'utilisateur en face soit une personne connue et l'on bascule vers des interactions bien plus spécifiques dans lesquelles la dimension réflexive est beaucoup plus présente. Je reviendrai plus loin sur les registres d'action.

Par ailleurs, si l'on définit comme je l'ai suggéré plus haut une « identité sociale » comme l'association d'une personne humaine avec les éléments qui l'inscrivent dans le monde social et sont des appuis pour ses activités, alors une même personne, au sens où ce terme est utilisé ici, peut revêtir des « identités » distinctes dans une même période ou dans des périodes successives en fonction des contextes dans lesquels elle se trouve engagée. La mise en cohérence des identités multiples qu'une même personne peut avoir constituées n'est pas un effet automatique de sa continuité biologique, elle résulte d'un travail permanent de construction (par la personne concernée et par les autres<sup>12</sup>) qui peut selon les cas être plus ou moins réflexif. Ce travail peut aboutir à des résultats variés. Certaines personnes sont très cohérentes, affirmant dans toutes les situations un même « style »<sup>13</sup> reconnaissable, d'autres se fondent plus dans les contextes et les rôles que d'autres personnes leur attribuent. On pourrait utiliser le terme de « personnalité » pour désigner cette cohérence plus ou moins affirmée qui peut transcender les contextes et celui de « personnage » pour l'image publique, parfois décalée, qui se forme pour certaines personnes<sup>14</sup>.

**Tout membre vivant de l'espèce humaine est donc considéré dans ce qui suit comme une personne.** Cela pose naturellement un certain nombre de problèmes : quelqu'un qui a perdu ses capacités cognitives (sénilité, troubles mentaux) est-il une personne ? Oui sans aucune hésitation : même les plus atteints des malades mentaux sont conscients d'une certaine présence au monde en tant qu'humains<sup>15</sup>. Un malade dans le coma ? Oui bien sûr, on espère toujours qu'il reprendra conscience. Un cadavre ? Non, c'est un ensemble d'éléments physiologiques et non plus une personne. J'exprime ici ce qui me semble le plus logique du point de vue des sciences sociales qui n'entrent pas dans des considérations d'ordre religieux. Cela n'empêche nullement d'étudier la façon dont les vivants se comportent vis-à-vis des morts, c'est même un sujet de recherche majeur dans plusieurs disciplines. L'important pour moi est que le chercheur en sciences sociales n'a aucune possibilité d'interagir directement avec ceux-ci ou d'observer ce que seraient leurs activités

---

<sup>11</sup> Notamment bien sûr celles qui se réfèrent à l'« action rationnelle » (la « Rational Action Theory » des sociologues inspirés par l'économiste Gary Becker) ou à l'individualisme méthodologique (Raymond Boudon en France). D'autres approches de l'action individuelle, plus proches de l'interactionnisme et attentives à la complexité des engagements dans l'action (les sociologies revendiquant le label « pragmatique » en France par exemple), sont plus prudentes sur ce postulat.

<sup>12</sup> Certains auteurs utilisent le terme de « socialisation » pour désigner ce travail et ses effets (Muriel Darmon, 2010, *La Socialisation. Domaines et approches*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », Paris).

<sup>13</sup> Au sens de White pour qui c'est une harmonie perceptible des pratiques.

<sup>14</sup> Harrison White considère la personne comme une construction émergeant des identités. Je préfère pour ma part utiliser le terme de « personne » pour désigner un humain ordinaire et utiliser le terme de « personnalité » pour désigner ce qu'il appelle une personne. Cela rejoint le sens commun (« avoir de la personnalité »). La notion de « personnage » correspond bien à ces images publiques décrites par Antoine Lilti (*Figures publiques. L'invention de la célébrité (1750-1850)*, Paris, Fayard, coll. « L'épreuve de l'histoire », 2014).

<sup>15</sup> Michèle Charpentier et Maryse Soulières, 2007, « Pouvoirs et fragilités du grand âge : « J'suis encore pas mal capable pour mon âge » (Mme H., 92 ans) », *Nouvelles pratiques sociales*, 19(2), pp. 128-143.

(ou des traces de ces activités) en tant que personnes. Si un anthropologue a le sentiment d'avoir été en contact avec les morts lors d'un rituel chamanique, c'est pour moi une expérience d'ordre religieux, mais qui ne devrait entrer dans ses analyses que du point de vue des rapports que les personnes vivantes présentes entretiennent entre elles à l'occasion du rituel. Ces rapports peuvent en effet être étudiés par d'autres anthropologues, mais ceux-ci pourront difficilement avoir la même expérience de contact avec l'au-delà et en discuter lors d'un débat scientifique dans le cadre des sciences sociales. Si un groupe d'anthropologues s'y lance, c'est tout à fait légitime, mais ces personnes feraient alors de la théologie. Je reconnais sans peine que mes choix penchent nettement du côté non croyant (auquel j'appartiens), mais il me semble que ce sont ceux qui préservent le mieux la possibilité d'une démarche scientifique, laquelle implique des débats sur des bases empiriques et théoriques partageables. Les sciences sont laïques ou ne sont pas. Les scientifiques peuvent parfaitement être croyants, mais cela relève d'un autre registre d'activité. Placer les morts sur le même plan que les personnes vivantes peut intéresser un philosophe cherchant à bousculer ce qu'il considère comme des idées reçues<sup>16</sup> mais ne peut qu'induire des confusions pour les sciences sociales. Oui, mais les historiens alors, ne font-ils pas parler les personnes du passé ? Les historiens n'étudient pas les activités actuelles des morts, ils travaillent sur ce que faisaient les vivants du passé à partir des traces laissées par ceux-ci. Ils n'interrogent pas leurs fantômes... Lorsqu'un humain meurt, sa personne disparaît, mais pas son personnage social, constitué de toutes les traces et les significations qui lui sont associées. Ce personnage peut même prendre de l'importance (concerner plus de personnes sur de plus longues durées dans des domaines plus variés) après la mort, comme pour ces artistes peu connus de leur vivant mais devenus mondialement célèbres après leur disparition (Van Gogh en est la figure paradigmatique). Ce « fantôme social » perdure parfois bien au-delà de la personne et de ses activités...

Ces considérations sur le statut des morts dans l'analyse s'appliquent à toutes les entités supranaturelles qui apparaissent dans les discours, que ces entités relèvent ou non de références religieuses. Toutes ces entités existent en tant que ressources discursives et peuvent être étudiées en tant que telles. Leur donner un autre statut, équivalent à celui des entités plus tangibles, me paraît poser plus de problèmes qu'en résoudre.

Les personnes ainsi définies interagissent en permanence entre elles et avec d'autres entités, des éléments naturels, matériels, discursifs ou cognitifs, qui peuplent notre environnement. Comment qualifier ces entités ?

## **Animaux**

Une difficulté concerne le vivant en général et en particulier les espèces animales, dont l'usage par les humains comme ressource fait l'objet de nombreux débats. Un statut juridique des animaux comme êtres vivants dotés de sensibilité est en train de se renforcer depuis quelques années sur la base entre autres des avancées des sciences du vivant. Les rapports entre les humains et les animaux se modifient, de même que les rapports entre les humains au sujet des animaux. Cela ne peut qu'encourager les sciences sociales à développer les recherches sur les interactions entre les humains et les animaux<sup>17</sup>. Avec certains animaux s'établissent des formes d'intercompréhension

---

<sup>16</sup> Vinciane Despret, 2015, *Au bonheur des morts. Récits de ceux qui restent*, Paris, La Découverte. La présentation de l'ouvrage affirme « Aujourd'hui, il se pourrait que les choses changent et que les morts deviennent plus actifs. Ils réclament, proposent leur aide, soutiennent ou consolent... Ils le font avec tendresse, souvent avec humour ». L'auteure n'a pas rencontré les morts, elle a interrogé des vivants et elle interprète leurs propos en cherchant à faire exister de façon rhétorique la fiction de morts « actifs ».

<sup>17</sup> Dominique Guillo, 2019, *Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique*, Paris, Seuil et, du même auteur, 2009, *Des chiens et des humains*, Le Pommié, coll. « Méléte » ; Antoine Doré, 2011, « Des loups dans la Cité. Eléments d'écologie pragmatiste », Thèse de doctorat, Institut d'Etudes Politiques de Paris et Université de Liège ; Antoine Doré et Jérôme Michalon, 2016, « What makes human-animal relations 'organizational'? The description of anthrozootechnical agencements », *Organization*, pp.1-20 ; on peut trouver une très bonne synthèse de ces questions dans l'article de Jérôme

qui les différencient des autres animaux et des autres entités non humaines. Les animaux peuvent être perçus par les personnes en tant qu'espèce (les loups, les vaches, les moineaux), que population (les loups du Mercantour) ou de façon plus singulière (tel loup, telle vache, tel moineau). Les bases de l'intercompréhension peuvent être génériques au niveau de l'espèce (la caresse qui fait ronronner la plupart des chats domestiques, le ronron étant interprété comme un signe de satisfaction du félin concerné) ou plus spécifiques à un individu (le chien qui comprend des gestes ou des termes particuliers et qui se fait comprendre de la personne qui s'en occupe). Je pense utile de définir un type d'entité fondamentale spécifique pour les animaux interagissant avec les personnes sur la base d'un « sens commun » minimal. On peut utiliser l'expression de « collectif animal » pour une population donnée avec laquelle se sont établies des bases spécifiques d'interaction partagées par des collectifs de personnes. Lorsque des individus animaux sont perçus comme singuliers, distincts dans leurs comportements du type considéré comme standard au sein de la population, on pourrait utiliser l'expression « personne animale ». Une « personne animale » pourrait alors être définie comme un être vivant que les personnes humaines singularisent (elles en font un « personnage »<sup>18</sup>) et avec lequel elles peuvent interagir sur la base d'un certain partage d'émotions et de significations sans forcément le considérer comme une ressource, une contrainte ou un enjeu.

Cela pose divers problèmes. Si l'on peut se fonder sur les travaux des sciences du vivant pour définir la notion d'« animal », il est clair qu'un chien et une huitre n'interagissent pas de la même façon avec les personnes. Faut-il intégrer tous les animaux dans une même catégorie générique (et dans ce cas, la notion biologique d'animal suffit) ou fixer des seuils concernant les « compétences sémiotiques »<sup>19</sup> perceptibles des animaux ? Les études sur les relations entre humains et animaux aideront à répondre à ce type de question. Je puis toutefois proposer une solution provisoire : s'en tenir aux cas où le chercheur en sciences sociales détecte des traces concrètes d'une intercompréhension minimale, de la construction d'un monde commun de significations, voire d'un ajustement réciproque, entre les humains et les animaux concernés. S'il s'en tient au versant humain des interactions, il n'a pas vraiment besoin de trancher sur la nature ontologique des êtres avec lesquels ceux-ci interagissent. Il peut simplement noter et analyser la façon dont les humains se comportent vis-à-vis de ces êtres et les évoquent. Il peut les analyser en tant que ressources discursives. Aller au-delà, s'intéresser au côté animal de l'interaction impliquerait d'entrer dans le registre de l'éthologie et donc d'acquérir des compétences dont les chercheurs en sciences sociales ne disposent pas en général. Le plus pertinent serait alors de collaborer avec des éthologues spécialistes des espèces concernées ou de se former à cette discipline de façon à maîtriser à la fois les méthodes des sciences sociales et celles de l'éthologie<sup>20</sup>.

### Autres entités

Que faire des animaux pour lesquels cette intercompréhension semble absente ? Que faire des végétaux, des écosystèmes naturels ? Faut-il les inclure dans la même catégorie que les objets matériels ? Que faire des artefacts complexes (ordinateurs, automates, intelligences artificielles) avec lesquels les personnes interagissent d'une façon à bien des égards similaires à celle qui régit les

---

Michalon, Antoine Doré et Chloé Mondémé, « Une sociologie avec les animaux : faut-il changer de sociologie pour étudier les relations humains/animaux ? », *SociologieS* [En ligne], Dossiers, Sociétés en mouvement, sociologie en changement, mis en ligne le 07 mars 2016, consulté le 09 mars 2016. URL : <http://sociologies.revues.org/5329> ; Catherine Rémy, 2009, *La fin des bêtes. Une ethnographie de la mise à mort des animaux*, Paris, Economica.

<sup>18</sup> Y compris dans l'art pariétal (Clément Birouste. 2018, « Des espèces et des individus humains et animaux au Paléolithique », *Art press 2*, Paris: Art press, « L'animal, notre histoire », pp.14-19. (halshs-01976924)).

<sup>19</sup> Antoine Doré et Jérôme Michalon, 2016, «What makes human-animal relations 'organizational'? The description of anthrozootechnical agencements», *Organization*, pp. 1-20.

<sup>20</sup> Dans son ouvrage (*Les fondements oubliés de la culture*), Dominique Guillo propose une approche originale, informée des deux côtés (sciences sociales et éthologie), centrée sur l'observation des interactions entre des individus d'espèces différentes.

interactions humaines ?<sup>21</sup> Quel statut donner à des formes cognitives ou discursives ? Comme beaucoup d'autres chercheurs, je me suis souvent contenté de les désigner comme des « ressources ». Et je vais dans d'autres parties de cet ouvrage conserver cette solution par souci de simplicité de l'expression. Elle n'est cependant pas satisfaisante puisqu'elle introduit une caractéristique (le fait d'être une ressource pour des personnes) qui n'est pas une propriété intrinsèque, mais dépend en réalité de l'interaction que les personnes ont avec ces entités. Si l'on veut être plus rigoureux, une solution possible pour les désigner serait l'expression assez peu élégante de « non-personne » utilisée naguère par le linguiste Emile Benveniste<sup>22</sup>, que je vais adopter très provisoirement, le temps de préciser le raisonnement. Quelle que soit la façon dont on la nomme, cette catégorie recouvre un ensemble extrêmement varié d'entités, des plus matérielles aux plus « cognitives » ou « discursives ». On pourrait distinguer trois catégories de « non personnes » : les éléments de la nature (vivants ou inertes), les objets techniques et les éléments cognitifs<sup>23</sup>. En effet, on peut rattacher à cette catégorie toutes les notions utilisées par les sociologues pour désigner les ingrédients intellectuels de l'activité sociale, qu'ils se situent sur le registre « mentaliste » (« dispositions », « bonnes raisons », « rationalités », etc.) ou un registre plus interactionniste (« allant-de-soi », « attentes de rôle », « grandeurs », « récits », « règles », « normes »). J'y reviendrai plus loin.

## Statuts dans l'interaction

Une personne peut interagir avec d'autres personnes, avec des « personnes animales » ou avec des « non-personnes » et leur conférer divers statuts dans l'interaction. Dans le cas des interactions avec les autres personnes, ces statuts font l'objet de négociations dans l'interaction et il en est de même, dans un registre plus limité, pour les « personnes animales ». Que peuvent être ces statuts ? J'en discerne quatre, mais sans certitude d'être exhaustif : partenaire d'interaction ; ressource ; contrainte ; enjeu.

Un **partenaire d'interaction** implique une relative réciprocité et le partage d'un répertoire expressif. Naturellement, l'interaction entre deux personnes est beaucoup plus complexe que celle qui concerne une personne et un animal. La première peut mobiliser une multitude de ressources sociales qui vont du langage aux appartenances à des milieux ou des classes sociales identifiables, elle implique des jeux d'interprétation bien décrits par une sociologie interactionniste comme celle d'Erwin Goffman ou par l'« ethnométhodologie » d'Harold Garfinkel. La seconde repose sur des accords expressifs non langagiers, toujours incertains mais qui peuvent dans certains cas avoir donné lieu à des formes de routinisation. Certains artefacts sont conçus pour simuler des comportements humains et les personnes se comportent parfois avec eux en mobilisant des logiques d'interaction plutôt que d'action instrumentale<sup>24</sup>.

Si nous nous tournons vers les autres statuts, nous entrons sur un registre plus traditionnel des sciences sociales, mais avec peut-être ici une insistance particulière sur le caractère

---

<sup>21</sup> Pour le moment, les spécialistes d'intelligence artificielle semblent s'accorder pour faire de ces artefacts des automates ne disposant pas d'initiative. Mais je n'exclus pas qu'il faille un jour définir des « personnes artificielles ».

<sup>22</sup> « la non-personne est le seul mode d'énonciation possible pour les instances de discours qui ne doivent pas renvoyer à elles-mêmes, mais qui prédisent le procès de n'importe qui ou n'importe quoi hormis l'instance même, ce n'importe qui ou n'importe quoi pouvant toujours être muni d'une référence objective » (Emile Benveniste, 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, p. 255-256).

<sup>23</sup> Je remercie Christophe Beslay pour la suggestion de cette typologie, que je n'ai probablement pas développée suffisamment mais qui me paraît parfaitement pertinente.

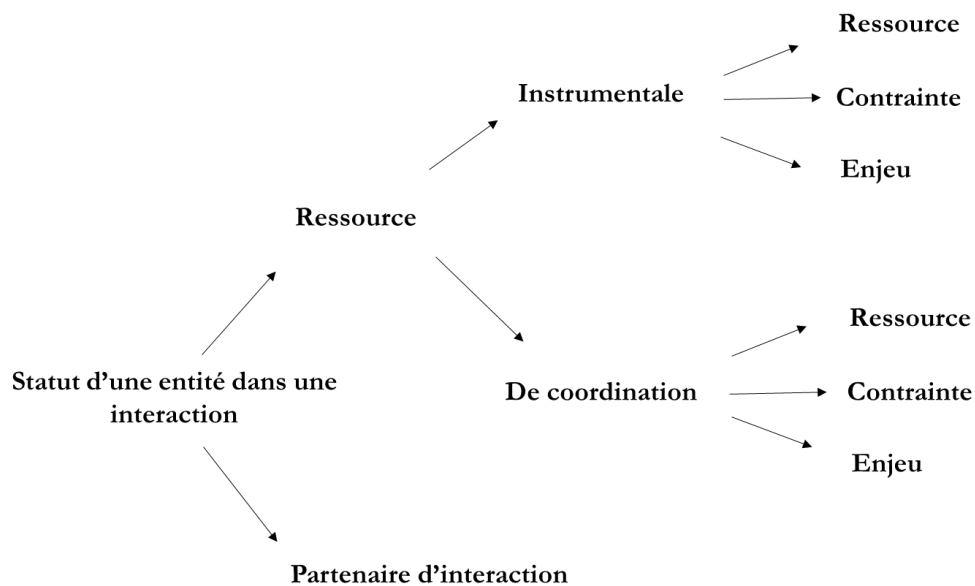
<sup>24</sup> Conçus à l'origine pour effectuer des calculs, les ordinateurs ont évolué pour intégrer des langages de programmation puis de commande, et, dans les dernières décennies, des interfaces visuelles et tactiles de mieux en mieux adaptées aux logiques humaines intuitives. Un ordinateur ne s'utilise pas comme un marteau, ni même comme un moteur électrique ou thermique, il implique une forme de dialogue. Par ailleurs, la robotique et l'intelligence artificielle s'associent pour produire des artefacts simulant des comportements humains ou animaux de façon de plus en plus réaliste.



interactionniste et processuel de l'activité sociale. Dans cette perspective, une même entité peut avoir le statut de **ressource instrumentale** si des personnes la mobilisent pour agir sur d'autres ressources, de **ressource de coordination** si elle est utilisée pour la coordination ou l'interaction entre personnes (ou des partenaires animaux d'interaction). Une ressource (instrumentale ou de coordination) est une **contrainte** si des personnes la subissent (quitte à s'y opposer) et un **enjeu** si elle fait l'objet de tentatives d'appropriation ou de transformation. Pour prendre un exemple simple, considérons une table dans une salle de classe d'un établissement scolaire : c'est une ressource instrumentale puisque l'on peut y poser un certain nombre d'objets ; c'est aussi une contrainte parce qu'elle a une certaine forme, est difficile à déplacer ; elle peut devenir un enjeu si deux élèves se la disputent ; enfin, en délimitant un espace attribué à son occupant, elle cadre la coordination entre les élèves et entre ceux-ci et l'enseignant. Le même raisonnement peut s'appliquer à des ressources cognitives ou discursives, comme par exemple une expression de langage, ressource instrumentale pour une personne qui s'exprime et celles qui la comprennent, contrainte des limites qu'elle comporte<sup>25</sup>, enjeu de définition de sa signification, coordination par la compréhension partagée qu'elle permet. Les registres de la ressource, de la contrainte et de l'enjeu n'épuisent pas toutes les possibilités d'interaction. Je m'en tiens ici à ceux-ci car ils sont les plus courants et faciles à appréhender.

Des personnes peuvent endosser ces rôles, être perçues par d'autres comme des ressources, des contraintes ou des enjeux. Dans ce cas, il peut arriver que, d'une certaine façon, elles soient en partie « déshumanisées » aux yeux de ces autres personnes. Un bon exemple de cette attitude est l'expression détestable de « ressource humaine », précisément si peu humaine<sup>26</sup>. Ces « dissonances ontologiques »<sup>27</sup> sont fréquentes et devraient faire l'objet de plus d'attention de la part des sciences sociales.

**Figure 1.1. Les statuts des entités dans les interactions**



Les statuts des entités dans les interactions ne sont pas exclusifs. Les types que j'ai définis ne se retrouvent pas en général à l'état « pur » : une même entité peut être à la fois perçue par les

<sup>25</sup> Roland Barthes disait que la langue est « fasciste », Pierre Bourdieu qu'elle est un support de pouvoir.

<sup>26</sup> On peut penser également au cas des personnes « célèbres » qui donnent lieu à la construction de « personnages » qui se découplent de la personne concrète pour devenir une sorte de stéréotype qui devient souvent encombrant pour la personne concernée (voir l'ouvrage déjà cité d'Antoine Lilti sur l'émergence de ce phénomène au XVIIIe siècle).

<sup>27</sup> Je remercie Antoine Doré de m'avoir suggéré cette expression.

personnes impliquées dans une situation comme une ressource et une contrainte, ou un enjeu. Dans les interactions entre personnes, il existe souvent une ambiguïté entre le statut de partenaire d'interaction et celui de ressource ou d'enjeu. Il suffit de penser à toutes les stratégies commerciales qui consistent à aborder les clients potentiels sur le registre de l'interaction entre personnes, mais qui visent en fait à les transformer en client, ressource et enjeu économique bien identifié. Bien sûr, les différentes personnes engagées dans une interaction peuvent diverger dans le statut qu'elles confèrent, ou cherchent à conférer, aux entités présentes, et c'est l'ordinaire des activités sociales que d'entrer en conflit ou de négocier des accords sur ce point.

Les ressources ne sont pas insécables, elles sont elles-mêmes composées de ressources et peuvent s'intégrer à des agrégats plus larges. Tout dépend du niveau d'analyse que choisit l'analyste et des découpages du réel opérés par les personnes auxquelles il s'intéresse. Par ailleurs, pour identifier les ressources pertinentes dans une situation, l'analyste peut s'appuyer sur les discours des personnes dont il étudie les activités, mais aussi sur ses propres connaissances, avec évidemment les variations que cela implique. Pour un anthropologue français, un objet du quotidien de la France contemporaine est plus immédiatement appréhendable que des objets anciens pour un archéologue ou des éléments peu observables comme des particules élémentaires qu'un physicien détecte dans des résultats expérimentaux et qu'un sociologue des sciences chercherait à intégrer à son analyse.

Les ressources ont une aire de pertinence. Une liste de courses griffonnée par une personne lui permet seulement de se coordonner avec elle-même, c'est une ressource individuelle de coordination. Si la ressource est pertinente pour deux personnes c'est une ressource dyadique. Si elle concerne plus de deux personnes, c'est une ressource collective. Bien sûr, lorsque la ressource concerne plusieurs personnes, son aire de pertinence est l'objet de négociations et peut susciter des conflits. On peut penser par exemple à l'extension dans le temps et dans l'espace social d'une règle, ou à la gamme de phénomènes pour laquelle une théorie est considérée comme pertinente.

Les expressions « non-personne » ou « personne animale » ne sont pas courantes et ne se prêtent guère à des analyses de sciences sociales ordinaires. Aussi, sauf lorsque des distinctions fines sont nécessaires, je reviendrai au terme de « ressource », tout insatisfaisant qu'il soit, pour désigner tout ce qui n'est pas une personne humaine. Les développements qui précèdent nous aideront à éviter de réifier à l'excès cette notion relationnelle. Si les phénomènes analysés le requièrent, il est toujours possible de revenir à une décomposition plus précise. **A partir de ce point, par souci de simplicité, sauf indication contraire, une ressource désigne une entité qui n'est pas une personne.** Il reste entendu, à partir des développements précédents que toute ressource peut être également une contrainte ou un enjeu et que, dans certaines situations, une personne peut être considérée par d'autres personnes comme une ressource (ou une contrainte ou un enjeu).

## Ressources cognitives

Certaines « non-personnes » sont des formes dont les supports matériels se situent dans les cerveaux humains<sup>28</sup> ou dans les productions visuelles et sonores qui peuvent être éphémères (signes, paroles, etc.). Les sciences sociales ont multiplié les termes pour désigner ces entités : « schèmes », « dispositions », « valeurs », « grandeurs », « allant de soi », « normes », « conventions », « culture », « mythes », « croyances », et bien d'autres encore. C'est un signe de l'importance que revêt pour les chercheurs cette dimension de la vie sociale. Plusieurs tentatives ont été faites pour élaborer une « sociologie cognitive », une « anthropologie cognitive » ou une « psychologie culturelle »<sup>29</sup>.

---

<sup>28</sup> Bien sûr, les cerveaux animaux sont aussi le siège d'éléments « cognitifs », mais la suite de cette section se concentre sur les humains.

<sup>29</sup> Pour une présentation de ces approches et d'autres similaires, voir Fabrice Clément, Laurence Kaufmann (eds), 2011, *La sociologie cognitive*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme.

## Sciences sociales et dimension cognitive

Le problème est que si les chercheurs en sciences sociales peuvent écouter, enregistrer ou analyser des discours oraux ou écrits, observer des activités, ou encore analyser des productions visuelles (ou jouant sur d'autres sens), ils ne sont pas équipés pour étudier le fonctionnement des esprits<sup>30</sup>. Ils sont alors contraints de choisir entre plusieurs positions possibles. La première position consiste à intégrer à leur raisonnement les entités « mentales » en les reliant par des hypothèses théoriques à des activités. C'est l'usage que faisait Pierre Bourdieu des notions de disposition et d'habitus, usage repris par les chercheurs qui se réclament de sa pensée ou par un auteur plus critique comme Bernard Lahire. Certains comportements, certains choix, certains discours sont attribués à l'effet de dispositions invisibles qui sont supposées être en partie ou en totalité infra-conscientes. Ce n'est pas absurde : après tout Newton ne pouvait pas observer directement la gravitation mais il pouvait en mesurer très précisément les effets. Le problème avec les dispositions est qu'on ne peut les associer à aucune prédiction précise<sup>31</sup> et qu'elles apparaissent souvent comme une explication ad hoc : si cette personne fait cela c'est que certaines dispositions l'orientent dans la direction de cette activité, ce choix, ce comportement. Le même problème se pose pour les « intérêts », « préférences » ou « maximisations d'utilité » postulées par les théories plus individualistes<sup>32</sup>. Face à cette difficulté, une deuxième position consiste pour certains chercheurs à faire appel à la démarche empathique prônée naguère par Weber et à chercher à « comprendre par interprétation » les logiques des personnes. On sait que cette approche a des avantages, mais elle présente aussi des défauts. Weber reconnaissait lui-même qu'il est plus facile pour un chercheur de comprendre des logiques d'action « en finalité » (l'ajustement à un objectif) ou « en valeur » (l'ajustement à des normes portant sur l'action elle-même et non sur son résultat) que des logiques « affectuelles » (guidées par des émotions et des affects) ou « traditionnelles » (ritualisées ou routinières). L'accumulation des recherches de terrain (que Weber ne pratiquait pas<sup>33</sup>) a également conduit les sciences sociales à devenir plus prudentes sur la capacité des chercheurs à « comprendre » suffisamment les situations et les logiques d'action pour établir des hypothèses solides sur ce qui se passe dans les esprits humains. Cependant, dans certaines situations, dans lesquelles l'ambiguïté est suffisamment limitée et l'interprétation plus facile, lorsque le chercheur dispose par surcroît d'informations détaillées (par des observations minutieuses par exemple), le risque peut sembler acceptable. Des courants plus interactionnistes cherchant à éviter ce « mentalisme » ont adopté une troisième position et s'en remettent à ce qui est observable, les discours ou les activités. On peut alors analyser ce que les personnes présentent comme allant de soi, important ou discutable et faire apparaître ainsi des références plus ou moins partagées, qui contribuent à cadrer les interactions. Les « grandeurs » définies par Luc Boltanski et Laurent

---

<sup>30</sup> Certains auteurs cherchent des solutions du côté des sciences cognitives, mais, comme je l'ai signalé en introduction, celles-ci me semblent actuellement très loin d'aboutir à des résultats suffisamment robustes pour que les sciences sociales puissent s'appuyer dessus.

<sup>31</sup> Sinon par ce qui pourrait s'expliquer aussi bien par les constellations de ressources et de personnes associées à des positions sociales.

<sup>32</sup> Mark Granovetter a bien vu cette convergence des conceptions qui semblent opposées mais ont en commun un centrage sur un individu confronté à un environnement : « le contraste apparent entre les conceptions sur-socialisées et ce que l'on pourrait appeler le compte rendu sous-socialisé de l'économie classique et néoclassique masque une ironie théorique fondamentale: les deux partagent une conception de l'action comme effectuée par des acteurs atomisés. Dans la conception sous-socialisée, l'atomisation résulte d'une poursuite étroite de l'intérêt personnel ; dans le compte sur-socialisé, de schémas comportementaux ayant été internalisés et qui sont donc peu affectés par les relations sociales concrètes du moment » (Mark Granovetter, 2017, *Society and Economy. Framework and Principles*, Cambridge - Massachussets, Harvard University Press, page 13).

<sup>33</sup> au sens où l'entendent actuellement les sociologues ou les anthropologues, qui implique la construction d'informations nouvelles par observation, entretiens, questionnaires, etc. Sauf erreur, Weber n'utilisait pas non plus de sources « primaires » dans ses analyses historiques.

Thévenot dans leur essai commun<sup>34</sup> se situent sur ce registre, de même que l'analyse que propose Francis Chateauraynaud des logiques d'argumentation dans des débats relatifs à des questions environnementales<sup>35</sup>. Une quatrième position consiste à privilégier des interprétations plus contextuelles : quelles que soient les « raisons d'agir » des personnes, la structure des situations favorise certaines options et en défavorise d'autres, ce qui dans beaucoup de cas suffit à expliquer les régularités que l'on observe. C'est cette quatrième position que j'ai adoptée le plus souvent dans mes propres recherches, parce que mes objets et le niveau d'analyse choisi s'y prêtaient, avec un recours à la troisième position, lorsque je disposais d'éléments sur les argumentations en présence<sup>36</sup>.

## Une typologie

Dans l'effort de systématisation de *Sociologie de l'imprévisible*, j'étais reparti des quatre types de rationalité de Weber et de certaines des « bonnes raisons » de Raymond Boudon<sup>37</sup> pour définir des types de « ressources cognitives » en transformant leur statut pour en faire non des « causes » de l'action, mais des « ingrédients ». L'idée est qu'il n'est pas nécessaire de classer les actions selon un type de rationalité ou de raison, mais que l'on peut identifier dans une situation la présence d'éléments relevant du projet (qui renvoie à la rationalité « en finalité »), des valeurs, des affects, des routines (référence à la rationalité « traditionnelle » de Weber, le terme « routine » étant repris du sociologue Anthony Giddens), ou de théories interprétatives (les conceptions des rapports entre causes et effets). Tous ces ingrédients sont en général présents en même temps dans les activités : on ne peut pas calculer sans faire appel à des routines (des tables de multiplication de notre enfance aux algorithmes sophistiqués supportés par des machines en passant par des types de raisonnement) ; se conformer à des normes ou des valeurs peut être associé à un projet de présentation de soi ; les routines incorporent des valeurs et des théories interprétatives ; etc.

J'ai ajouté par la suite un sixième type d'ingrédient que j'appelle des « histoires », « récits » ou « intrigues », des conceptions des rapports entre passé, présent et futur dans lesquels les personnes situent les activités en cours, et j'y ajoute à présent une version de la vieille notion de « rôle ». Cette typologie des ingrédients « cognitifs » de l'activité ne se veut certainement pas exhaustive, mais elle me semble assez bien convenir pour les situations les plus courantes. Dans *Sociologie de l'imprévisible*, j'avais laissé ouverte la question du statut de ces « ingrédients », entre le cognitif (ils sont « dans la tête des personnes ») et le discursif (ils apparaissent dans les discours), ce qui revient à laisser ouverte la question de la position relative au mentalisme. Il est clair que s'ils apparaissent dans les discours<sup>38</sup>, ils ont des sources dans les esprits, sous une forme ou une autre, mais les problèmes méthodologiques signalés plus haut me rendent prudent sur l'attribution des actes des personnes à tel ou tel de ces ingrédients. Je n'ai jamais eu besoin de faire des hypothèses de type « mentaliste » lors de recherches empiriques. Et il me semble que les données initiales de beaucoup des travaux qui utilisent ce type d'hypothèses pourraient être analysées à nouveau sans y faire appel. Il serait certainement très utile de développer à la frontière de l'ergonomie et de la psychologie sociale une

---

<sup>34</sup> Luc Boltanski, Laurent Thévenot, 1991, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard.

<sup>35</sup> Francis Chateauraynaud, 2011, *Argumenter dans un champ de forces. Essai de balistique sociologique*, Paris, Editions Petra, coll. « Pragmatismes ».

<sup>36</sup> Par exemple, dans une étude sur les débuts du génie chimique en France, mon co-auteur et moi avons identifié une « guerre des mots » entre les partisans d'une conception du domaine comme relevant d'une « chimie industrielle » et ceux qui souhaitaient transposer les conceptions du « *chemical engineering* » américain, ces derniers l'ayant finalement emporté (Michel Grossetti et Claude Detrez, 2000, « Sciences d'ingénieurs et sciences pour l'ingénieur. L'exemple du génie chimique », *Sciences de la Société*, n°49, p.63-85). Autre exemple, dans une étude sur les politiques de développement économique local, mes co-auteurs et moi avons identifié des « mythes » fondant les choix effectués (Christophe Beslay, Michel Grossetti, Denis Salles, François Taulèlle, Régis Guillaume et Michel Daynac, 1998, *La construction des politiques publiques locales. Le cas des reconversions industrielles*, L'harmattan, Coll. "Logiques politiques").

<sup>37</sup> Raymond Boudon, *Raison, bonnes raisons*, Paris, PUF, 2003.

<sup>38</sup> Ou des activités observables impliquant de façon tacite certains de ces ingrédients.

sociologie « cognitive » qui porterait précisément sur ces ingrédients mentaux<sup>39</sup>. Mais il serait préférable de considérer la question des « dispositions » comme un problème ouvert plutôt que d'en faire un instrument d'interprétation ordinaire sans base empirique identifiée. J'en reste donc à l'idée que ces ressources sont objectivables sur le plan discursif mais que leurs aspects mentaux ne peuvent relever que de l'hypothèse.

Reprenons un par un les types de ressources « cognitives » que j'ai évoqués.

Les « **projets** » sont des références à un état du monde futur à atteindre, dans un délai proche ou plus éloigné. Cet état du monde n'est pas nécessairement précis, il peut n'être qu'un horizon un peu vague, ou relever d'une intention un peu générale (boire un verre, sans trop savoir de quelle boisson) mais affirmée. Il peut être beaucoup plus précis (se procurer le timbre qui manque à une collection). Il peut également prendre des formes plus formalisées, parfois chiffrées, comme dans les « business plans »<sup>40</sup>, ou les programmes électoraux, ce qui dans les deux cas n'est guère prédictif de la réalisation concrète de ce qui est envisagé (ni de la volonté concrète des personnes concernées d'œuvrer dans le sens de cette réalisation). Il peut être à court terme, résultat attendu de l'activité en cours, ou à plus long terme, fruit d'un enchaînement plus ou moins complexe de séquences (le joueur d'échec qui sacrifie une pièce pour se procurer une position avantageuse relativement à l'objectif de plus long terme de gagner la partie). Parmi les termes proches et partiellement substituables à celui-ci figurent entre autres les « plans » évoqués par Laurent Thévenot, les « finalités » de Weber, les « objectifs » présentés dans des analyses centrées sur la notion de stratégie.

Les « **valeurs** » sont des bases de hiérarchisation des activités (et des entités impliquées) sans lien avec leur résultat immédiat attendu. On juge telle ou telle action plus que d'autres juste, courageuse, efficace, loyale, interdite, etc. Bien sûr, les valeurs ne sont pas nécessairement dénuées de finalités à long terme (conserver son honneur, pouvoir « se regarder dans la glace », « ne pas perdre son âme », « garder son rang », etc.), mais ces finalités peuvent rester peu explicites ou ne pas apparaître du tout. Les « grandeurs » de Boltanski et Thévenot se situent sur ce registre, dans une perspective discursive (elles apparaissent dans des argumentations sans nécessiter d'hypothèse sur la nature de leur présence dans les esprits). Dans certains usages, le terme de « norme » peut se rapprocher de cette idée. Je reviendrai dans le troisième chapitre sur la valeur au sens économique, qui a pour point commun avec les valeurs au sens ici défini de s'inscrire dans des durées qui dépassent l'activité immédiate (les dons, échanges ou transactions considérés individuellement).

Les « **routines** » sont des activités préprogrammées (« une manière morne de réagir à des excitations habituelles » écrivait Weber à propos de la rationalité « traditionnelle ») que nous effectuons sans y penser : prendre cette ligne de métro pour se rendre au travail, utiliser cette fonction du logiciel pour calculer cet indice, faire appel à sa mémoire des tables de multiplication pour faire un calcul, appuyer sur la pédale d'embrayage pour changer de vitesse, etc. Un observateur peut déceler ces routines dans des activités individuelles, mais certaines apparaissent dans les interactions : tics de langage, arguments types, gestes récurrents, etc. C'est ce qui se rapproche le plus de la notion de « disposition » telle qu'elle est utilisée par un auteur comme Bernard Lahire, bien que la notion de disposition ait une bien plus grande extension que celle de routine dans le sens que je lui donne. Les « règles » ou les « normes » lorsqu'elles sont devenues tacites et non discutées peuvent être vues comme des routines. Les routines sont présentes dans toutes les activités à des degrés divers, même l'action la plus « rationnelle » ne pouvant faire l'économie de routines de raisonnement et de calcul. Les routines forment la part tacite, non discutée, non réflexive, de toute activité.

---

<sup>39</sup> Bernard Lahire s'y efforce de façon rigoureuse et estimable, en abordant récemment la question des rêves. Mais en l'état cela reste à mon avis un programme de recherche plutôt qu'un résultat assuré. La sociologie cognitive d'inspiration phénoménologique est plutôt orientée vers la détection de références partagées dans les discours ou les pratiques (Aaron V. Cicourel, 1974. *Cognitive Sociology. Language and Meaning in Social Interaction*. New York, The Free Press ; Bernard Conein, 2004. « Cognition distribuée, groupe social et technologie cognitive », *Réseaux*, 124 : pp. 53-79).

<sup>40</sup> Martin Girardeau, 2014, « Business Plans », in Pierre-Marie Chauvin, Michel Grossetti & Pierre-Paul Zalio (Eds.), *Dictionnaire de l'entrepreneuriat*, Paris: Presses de Sciences Po, Po, pp. 64-84.

Pour rester au plus près de la typologie de Weber, il faut aborder la question très complexe des « **affects** ». Je suis bien conscient que le langage des ressources est très insuffisant pour traiter de la dimension émotionnelle et affective, même si l'on parle couramment de « soutien affectif » ou « émotionnel ». Une sociologie des émotions commence à émerger<sup>41</sup> et ce thème devrait prendre de l'importance. Le sociologue Mark Granovetter fait à juste titre de l'« intensité émotionnelle » l'un des quatre critères de mesure de la « force de liens » entre des personnes. D'agissant de relations durables, il serait peut-être préférable de parler de sentiments, si l'on considère, comme c'est courant en psychologie, que ceux-ci sont des états plus ou moins prolongés alors que les émotions sont plutôt instantanées. Où, pour le dire autrement, les émotions se situent plutôt sur le registre des activités, des processus, alors que les sentiments sont plutôt assimilables à des entités pour le temps où ils sont présents. La notion de sentiment se rapproche de ce que je désigne ici comme des ressources puisqu'il s'agit d'éléments qui perdurent au cours d'activités variées. Emotions et sentiments peuvent être individuels, dyadiques (impliquant deux personnes) ou collectifs. Si le niveau individuel est évident puisque ces notions y renvoient en premier lieu, il n'en est pas de même pour les autres niveaux. Cependant, on peut fréquemment observer des situations d'ajustement des émotions ou des sentiments entre personnes différentes, depuis les sentiments « partagés » au sein d'un couple, d'une paire d'amis ou de personnes en conflit, jusqu'aux situations d'alignement des émotions au sein d'une foule (public d'un concert ou d'un événement sportif par exemple) ou des sentiments dans un contexte socio-historique (anxiété liée à une incertitude ou la perception d'une menace durable par exemple). Ce sont les sentiments ajustés les uns aux autres de plusieurs personnes qui peuvent être vus comme des ressources (ou contraintes ou enjeux). Emotions et sentiments font l'objet de tensions normatives relatives aux formes attendues de leur expression dans un contexte donné, depuis l'injonction à maîtriser cette expression jusqu'à celle, contraire, de la rendre la plus tangible possible. Il reste beaucoup à faire pour mieux intégrer cette dimension aux analyses des sciences sociales. Pour ma part, c'est essentiellement dans l'analyse des relations interpersonnelles que j'y ai recours.

Au-delà, nous rencontrons des « **théories** », des conceptions des rapports entre des causes et des effets (le feu brûle, l'homéopathie soigne, la terre est au centre de sphères sur lesquelles orbitent les autres corps célestes<sup>42</sup>,  $e=mc^2$ , travailler dans les métropoles favorise la productivité, etc.)<sup>43</sup> ou des associations d'entités (les cygnes sont blancs). Raymond Boudon avait intégré cette notion parmi les « bonnes raisons », l'associant à une rationalité « cognitive ». Pour lui, ces « théories » étaient nécessairement fausses. Je ne pense pas que ce soit au chercheur en sciences sociales de décider de la justesse des théories qu'il décèle dans les discours ou les activités des personnes, sauf s'il s'agit de thèses relevant de sa spécialité et pour lesquelles il s'engage dans des controverses. Toute mise en rapport de causes et d'effets est donc pour moi une théorie. Il m'arrive d'utiliser les termes de « croyance » ou de « mythe » pour désigner des théories devenues des allant de soi, des routines, et qui ne sont donc plus soumises à des discussions systématiques. L'usage de ces termes vise alors à souligner que je ne les tiens pas pour acquises et que je souhaite les mettre en débat, sans pour autant les considérer comme nécessairement erronées. Je donnerai dans le sixième chapitre des exemples de ces mythes à propos des phénomènes géographiques. Plus largement, des notions comme celle de « paradigme » utilisée naguère par Thomas Kuhn pour les activités scientifiques recouvrent en partie des théories dans le sens présenté ici, mais les associent à des routines et des valeurs, entre autres.

---

<sup>41</sup> Eduardo Bericat, 2016, «The sociology of emotions: Four decades of progress», *Current Sociology*, 64(3), 491–513. <https://doi.org/10.1177/0011392115588355> ; Déchaux Jean-Hugues, 2015, « Intégrer l'émotion à l'analyse sociologique de l'action », *Terrains/Théories* [En ligne], 2 | 2015, mis en ligne le 23 octobre 2014, consulté le 05 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/teth/208> ; DOI : 10.4000/teth.208 ; Fabrice Fernandez, Samuel Leze et Hélène Marche (dir.), 2014, *Les émotions. Une approche de la vie sociale*, Paris, Editions des archives contemporaines, février 2014.

<sup>42</sup> C'était le modèle dominant de description de l'univers avant Copernic.

<sup>43</sup> J'ai mélangé à dessein des énoncés que je tiens pour vrais et d'autres que je considère comme erronés.

La réflexion sur les processus et les bifurcations m'a conduit à ajouter une catégorie, celle des « **intrigues** »<sup>44</sup>. Une intrigue est une série de liens entre des événements du passé, des activités en cours et des états futurs. Elle peut concerner le court ou le long terme, peu de personnes ou beaucoup : un simple incident (j'ai roulé sur un clou, un pneu est crevé, je change la roue pour poursuivre mon chemin), un événement historique, un parcours de vie, un « grand récit » sur le progrès... L'intrigue est une ressource dans la mesure où les personnes s'y réfèrent pour interpréter les situations, pour argumenter dans des discussions, pour justifier des décisions. Elle renvoie à une forme de causalité « historique » qui associe une situation vécue ou espérée à des situations antérieures, ce qui la rapproche des « théories », auxquelles elle s'associe souvent (de même bien sûr qu'aux « projets » pour ce qui touche au futur).

Enfin, il me semble nécessaire d'inclure également la notion de « **rôle** » dans la tradition de la sociologie interactionniste<sup>45</sup>. Un rôle est constitué d'une série d'allant de soi sur les activités réciproques des personnes, comme dans des exemples classiques du médecin et du patient, du professeur et de l'élève ou de la mère et de la fille. Les rôles ne déterminent pas les activités, ils constituent une ressource et une contrainte sur laquelle les personnes s'appuient dans leurs interactions. Ils sont toujours, et dans la période contemporaine de plus en plus, un enjeu, dans la mesure où ils font l'objet d'interprétations contradictoires et de négociations.

Bien qu'elle couvre une grande variété de situations et intègre sans trop de difficultés les apports de nombreux auteurs, cette typologie à sept catégories n'a pas la prétention d'être exhaustive. Surtout, ces ressources cognitives se combinent à l'infini dans les situations concrètes.

Elles peuvent s'intégrer à des « **allant de soi** », des « **mythes** » ou des « **croyances** », c'est-à-dire à des blocs argumentatifs non discutés, faisant consensus pour un ensemble de personnes qu'il est en général possible (mais pas toujours nécessaire) de décomposer pour faire apparaître des éléments relevant plutôt de ce que j'ai désigné comme des théories, des valeurs, des routines, etc.

Dans le même registre, il faut également aborder la notion très complexe de « **règle** », que je n'ai pour ma part guère utilisée parce que mes objets et mes problématiques ne m'y conduisaient pas. Certains auteurs ont fait de l'élaboration des règles une base essentielle de la vie sociale<sup>46</sup>. Les sciences sociales ont appris depuis longtemps à distinguer les règles explicites, éventuellement écrites, enseignées, souvent défendues par des personnes chargées de les faire appliquer, des règles implicites, devenues routinières mais non écrites ou formulées<sup>47</sup>. Le terme est assez polysémique puisqu'il peut aussi bien désigner des routines individuelles que des arrangements collectifs. Les règles intègrent différents types d'ingrédients, notamment des routines, des valeurs et des théories autour d'une orientation vers la décision et l'action. Cela vaut également pour la notion proche de « **norme** », qui met plus l'accent sur les valeurs, ou celle de « **convention** » dans sens que lui donne la tradition de l'« économie des conventions »<sup>48</sup>, qui peut recouvrir tout ce que je désigne comme

---

<sup>44</sup> Il m'est arrivé d'utiliser le terme d'« histoire », ou celui de « récit », mais j'ai décidé finalement de reprendre la notion d'intrigue à Harrison White pour qui c'est une organisation dans le temps des « récits » dont il fait la trame de la dimension discursive de la vie sociale. La même idée et le même terme se trouvent également dans les réflexions de Paul Veyne et Paul Ricœur.

<sup>45</sup> Jacques Coenen-Huther, « Heurs et malheurs du concept de rôle social », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XLIII-132 | 2005, mis en ligne le 30 octobre 2009, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ress.revues.org/328> ; DOI : 10.4000/ress.328

<sup>46</sup> Jean Daniel Reynaud, 1997, *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Paris, A Colin, coll. « U », 2<sup>e</sup> édition, 1993 ; 1<sup>re</sup> édition, 1989 ; Gilbert de Terssac, « La théorie de la régulation sociale : repères introductifs », *Revue Interventions économiques* [En ligne], 45 | 2012, mis en ligne le 01 mai 2012, consulté le 02 mai 2017. URL : <http://interventionseconomiques.revues.org/1476> ; dans un autre registre, Cyril Lemieux a utilisé le terme de règle (associé à celui de grammaire) pour bâtir une théorie de l'action qui peut être compatible avec ce que je propose ici, à condition peut-être de voir les « sanctions » de l'action comme des conséquences variables de celle-ci sur les configurations de liens et d'engagement qui concerne les personnes qui y sont engagées et les règles ou grammaires comme fluctuantes (Cyril Lemieux, 2009, *Le devoir et la grâce*, Economica, coll. « Etudes Sociologiques »).

<sup>47</sup> Herbert Simon, 1948, *Administrative Behaviour: A Study of the Decision Making Processes in Administrative Organisation*, The Macmillan Co, New York, 1948; 4th edn, Free Press, 1997.

<sup>48</sup> André Orléan, 2004, *Analyse économique des conventions*, Paris, Presses Universitaires de France.

des ressources cognitives mais se concentre surtout dans ses usages sur des accords (au moins partiellement) tacites sur la valeur de certains biens dans l'activité économique.

La question des « **goûts** » pose un problème similaire. Dans le domaine des pratiques culturelles ou alimentaires, de très nombreux travaux lui ont été consacrés. Certains auteurs tendent à ramener le goût à une logique de positionnement social incorporée et non réflexive<sup>49</sup> ou mettent l'accent sur l'importance du contexte social d'expression du goût, d'autres insistant sur l'autonomie de l'interaction entre les personnes et l'objet de leur expérience sensorielle<sup>50</sup>. Pour moi, cette expérience, si elle est toujours en partie nouvelle (c'est un processus), s'appuie sur des ressources cognitives plus ou moins stabilisées qui intègrent probablement à la fois au moins des routines, des valeurs et des affects, peut-être également des intrigues (telle production artistique est appréhendée en prenant en compte sa situation dans le parcours de l'artiste). Ce que les personnes identifient comme un goût correspondrait alors à des agencements relativement stabilisés de ces ingrédients conduisant à apprécier ou non les expériences et ce qui en constitue le support.

Evidemment, on pourrait renverser la perspective et réinterpréter les ingrédients que j'ai énumérés à partir de la notion de règle, de norme ou de goût que l'on considérerait comme se situant au fondement des ressources cognitives<sup>51</sup>. Il me semble que l'analyse n'en serait pas facilitée et deviendrait dépendante de postulats plus arbitraires. La mise en avant des goûts tire l'analyse vers un mentalisme qui pose les problèmes d'identification empirique que j'ai énoncés, celle de règle insiste sur une dimension coercitive de monde social, qui est importante, mais peut-être pas au point d'en faire un fondement de tout le reste<sup>52</sup>. D'une façon générale, je ne crois pas à la nécessité de donner à l'une ou l'autre de ces notions une importance plus grande que les autres, d'en faire une « dernière instance ». Les ressources cognitives forment un magma au sein duquel il est toujours un peu arbitraire d'isoler un aspect plutôt qu'un autre et d'utiliser une catégorisation ou une autre. Ce qui compte le plus à mes yeux est que toute démarche en sciences sociales doit faire une place à cette dimension cognitive/discursive, d'une façon ou d'une autre<sup>53</sup>. La solution que je propose, en définissant des ressources, me semble robuste et ouverte, mais elle n'est certainement pas la seule possible.

## Réseaux de ressources cognitives

Les règles et les goûts posent la question de la cohérence des ressources cognitives. Il existe à mon sens plusieurs facteurs de mise en cohérence de ces ressources.

Il y a tout d'abord des affinités, des compatibilités et des contradictions liées à l'existence de ressources plus ou moins partagées portant précisément sur ces affinités, compatibilités et contradictions, comme par exemple la logique (aristotélicienne ou plus floue). Ainsi, sur le plan des valeurs il est difficile de concilier une adhésion à la défense des droits de l'homme et l'idée de la

---

<sup>49</sup> J'ai discuté sur ce point un ouvrage de Bernard Lahire (Michel Grossetti, "Pratiques culturelles et hiérarchies sociales.", *EspacesTemps.net*, 10.11.2004

<https://www.espacestemp.net/articles/pratiques-culturelles-et-hierarchies-sociales/>).

<sup>50</sup> Antoine Hennion, « Réflexivités. L'activité de l'amateur », *Réseaux*, 2009/1 (n° 153), p. 55-78.

<sup>51</sup> Nathalie Heinich s'est essayée à cet exercice sur la notion de valeur (Nathalie Heinich, 2017, *Des valeurs. Une approche sociologique*, Paris, Gallimard).

<sup>52</sup> Même lorsqu'on cherche à équilibrer cela par l'introduction de notions comme l'« agapè » (Luc Boltanski, « 4. Vers une sociologie de l'« agapè » », dans *L'amour et la justice comme compétences. Trois essais de sociologie de l'action*, sous la direction de Boltanski Luc. Paris, Editions Métailié, « Hors collection », 1990, p. 223-252) ou la « grâce » (Cyril Lemieux dans son ouvrage *Le devoir et la grâce*).

<sup>53</sup> On aura compris que dans la perspective présentée ici, la dimension cognitive n'est en rien une superstructure reflétant des rapports sociaux sous-jacents. Les éléments cognitifs sont sur le même plan que d'autres plus matériels avec lesquels ils interagissent dans un processus qui ne comprend pas de « dernière instance ». Si l'on veut se référer à la tradition marxiste, qui n'est que l'une des nombreuses sources de ce que je présente ici, cela correspond à des conceptions plus processuelles (par exemple celle du philosophe tchèque Karel Kosik, l'un des intellectuels impliqués dans le printemps de Prague). Une position proche est défendue par Thomas Piketty dans *Capital et idéologie* (2019).



suprématie d'une « race ». La première valeur suppose la croyance en une égale dignité de tous les humains, la seconde la contredit. Sur le plan des théories, on voit mal comment concilier la théorie de l'évolution des espèces avec une conception créationniste qui ferait une lecture littérale du récit biblique de la genèse. Ces contradictions ne sont pas seulement « logiques », elles sont renforcées par une longue histoire de conflits entre les tenants des positions contraires<sup>54</sup>, parfois par des instances de « normalisation idéologique »<sup>55</sup>. Bien sûr, cela ne produit pas des cohérences parfaites, seulement des freins à l'association de ressources contradictoires et des encouragements à l'intégration de ressources compatibles avec celles dont on dispose déjà.

Une deuxième source de cohérence est constituée par les contextes de vie et d'expérience qui entraînent pour des personnes qui y sont confrontées des similarités dans l'accès (ou l'exposition) à certaines ressources. Des expériences similaires tendent à produire, renforcer ou faire perdre des ressources similaires. Avoir vécu dans certains milieux sociaux ou avoir participé à de mêmes événements collectifs marquants peut amener à partager des projets, des valeurs, des théories, etc. Et ceci d'autant plus que, le plus souvent, ces expériences ne sont pas vécues indépendamment selon des parcours parallèles. Elles mettent en jeu des interactions et des influences réciproques qui favorisent des alignements cognitifs. La notion d'**habitus**, dont Pierre Bourdieu a fait l'un des piliers de sa théorie, est une formulation de cette cohérence issue des expériences vécues, en mettant l'accent sur des dispositions infra-conscientes formées pour l'essentiel dans l'enfance. Bernard Lahire a relâché l'hypothèse de cohérence des dispositions, hypothèse qui implique au fond une cohérence équivalente des mondes sociaux qui les produisent ou dans lesquels elles orientent les pratiques.

Enfin, il y a la personne elle-même, qui s'efforce, par moment au moins, et sans forcément y parvenir, de mettre en cohérence ses ressources cognitives. Celles-ci sont ainsi insérées dans des réseaux qui rendent plus moins probable leur présence chez une personne. L'articulation de ces ressources ne se réduit pas au produit d'expériences sociales partagées, elle dessine aussi chez chaque personne des singularités, perçues par les autres comme un « caractère » spécifique.

Mais si ces facteurs favorisent la mise en cohérence des ressources cognitives, d'autres au contraire s'y opposent et peuvent produire des contradictions chez une même personne<sup>56</sup>. Il en va ainsi par exemple des « injonctions contradictoires » dont les institutions sont friandes (« faites preuve d'initiative mais respectez les consignes ») ou encore des engagements relationnels, qui peuvent concerner des personnes ou des collectifs en conflit. Dans une étude célèbre des relations entre les familles dominantes de Florence au début du XV<sup>e</sup> siècle, John Padgett et Christopher Ansell observent que les Médicis, qui ne sont au départ ni les plus riches ni les plus prestigieux, tirent progressivement avantage de leur position très centrale à l'interface entre deux groupes en conflit, les grandes familles aristocratiques avec lesquelles ils marient souvent leurs enfants et les familles enrichies dans le commerce maritime, avec qui ils ont d'importantes relations d'affaires<sup>57</sup>. Cette position centrale est rendue possible par l'ambiguïté permanente de Cosimo de Médicis dans ses interactions avec les autres chefs de famille et Cosimo finit par s'emparer du pouvoir. Pour les auteurs, l'ambiguïté de Cosimo ne résulte pas d'une stratégie à long terme, c'est plutôt une précaution au jour le jour pour éviter de rompre des liens.

---

<sup>54</sup> Certains de ces conflits sont remarquablement retracés et analysés dans l'ouvrage d'Yves Gingras, *L'Impossible Dialogue. Sciences et religions* (Paris, Puf, 2016).

<sup>55</sup> Dans une étude sur les petites hérésies médiévales, Jean-Pierre Albert montre comment l'inquisition, confrontée à une diversité de croyances chrétiennes assigne le statut d'hérétique à des personnes qui ne se perçoivent pas du tout ainsi (Jean-Pierre Albert, 2005, « Hérétiques, déviants, bricoleurs », *L'Homme*, n°173, p. 75-95).

<sup>56</sup> Pierre Bourdieu évoquait des habitus « clivés » pour rendre compte de ces situations, Bernard Lahire ou David Starck utilisent le terme de dissonance.

<sup>57</sup> John Padgett et Christopher Ansell, 1993, "Robust Action and the Rise of the Medici, 1400-1434", *American Journal of Sociology*, Vol. 98, n°6, pp. 1259-1319.

Des études<sup>58</sup> montrent que, dans bien des cas, les personnes maintiennent, volontairement ou non, une certaine ambiguïté sur ce qu'ils tiennent pour vrai ou juste. Harrison White a théorisé l'ambiguïté comme une incertitude ou un flou sur les significations, qu'il met en balance avec ce qu'il appelle « ambage » qui désigne l'incertitude sur les positionnements sociaux. L'attitude de Cosimo de Médicis, comme de nombreux politiciens actuels ou passés<sup>59</sup>, consiste à maintenir une ambiguïté élevée pour limiter l'ambage (le risque de perdre des alliés et par là même une position avantageuse). Présente dans la plupart des situations sociales, l'ambiguïté est ce qui évite aux contradictions cognitives et discursives de créer systématiquement des tensions et des conflits. Le langage commun le signale : pour une même personne, « ne pas se poser trop de questions » revient à maintenir une ambiguïté interne évitant de « se retrouver face à ses propres contradictions ». En effet, l'ambiguïté peut ne pas être une tactique prudente comme celle que l'on attribue en général à Cosimo de Médicis, elle peut être simplement le résultat des contradictions internes<sup>60</sup> entre des formes variées d'appréhension du monde. L'équilibre entre les facteurs de mise en cohérence ou de renforcement des dissonances est évidemment variable selon les personnes et les moments de leurs parcours.

Un autre problème de ce que je viens de présenter est la vision « corpusculaire » qui ressort de cette conception des ressources. Ce que j'ai développé jusqu'ici pourrait suggérer que l'on peut les isoler plus ou moins facilement les unes des autres, ce qui est bien sûr loin d'être évident. Il est donc temps d'introduire la question de l'encastrement et du découplage.

## Encastements et découplages

Qu'est-ce qui fait qu'un objet ne se réduit pas à un simple assemblage de constituants ou à être lui-même un simple constituant d'un autre objet ? En tant que ressource sociale il est toujours susceptible d'être décomposé ou intégré à autre chose. Soit un ordinateur personnel. Est-ce un objet spécifique ? Est-ce un simple assemblage de composants (processeur, disque dur, mémoire vive, périphériques, etc.) ? Est-ce un élément intégré dans un système (de régulation d'une chaîne de production par exemple) ? La définition de l'autonomie relative de l'objet qu'est un ordinateur personnel est un enjeu social et économique très important. C'est en partie parce que la firme IBM a accepté que ses ordinateurs personnels soient décomposables que son modèle a supplanté celui de la firme Apple qui tenait à l'intégrité de l'objet, mais en même temps, c'est pour cela aussi qu'IBM a perdu une grande partie de ses bénéfices au profit de fabricants de composants (Microsoft pour le système d'exploitation, Intel pour les processeurs), Apple devenant minoritaire mais conservant une niche spécifique. L'encastrement ou le découplage de l'objet ordinateur personnel est lié à de multiples autres encastements et découplages entre producteurs, prestataires de service, utilisateurs. Il est associé aussi à des ressources cognitives qui définissent ce qu'est cet objet, les usages qui peuvent en être faits, etc. Le même raisonnement peut être aisément effectué au sujet de tous les objets produits par l'industrie. Mais il ne limite pas aux objets manufacturés. Dans quelle mesure une œuvre d'art est-elle plus que la somme de ses composants et des entités qui lui sont liées d'une façon ou d'une autre ? Dans quelle mesure peut-elle s'apprécier indépendamment du nom de l'auteur et de la connaissance de son œuvre, ou du genre auquel on peut chercher à la

---

<sup>58</sup> Par exemple, celle déjà citée de Jean-Pierre Albert sur les hérésies médiévales, ou celle de Dominique Guillo sur les convictions des français en matière d'évolution des espèces (*Ni Dieu, ni Darwin. Les Français et la théorie de l'évolution*, Paris, Ellipses, 2009).

<sup>59</sup> On prête habituellement au Cardinal de Retz, un homme politique du XVIIe siècle la phrase « On ne sort de l'ambiguïté qu'à ses dépens ».

<sup>60</sup> Comme dans le cas célèbre de Madame du Deffand, cette femme de lettres du siècle des lumières qui affirmait avec humour ne pas croire aux fantômes mais en avoir peur quand même (Jean Bazin, 2008, « Les fantômes de Madame du Deffand : exercices sur la croyance », dans Bazin Jean (dir.), *Des clous dans la Joconde. L'anthropologie autrement*, Paris, Anacharsis, pp. 381-406).

rattacher ? C'est à nouveau une question d'équilibre entre encastrements et découplages. Le même raisonnement s'applique sans difficulté aux ressources cognitives. Dans l'ouvrage *La vie de laboratoire*, les sociologues des sciences Bruno Latour et Steve Woolgar analysent le processus selon lequel un énoncé est progressivement « purifié » de toute mise en doute et de tout rappel de ses conditions de production pour devenir un fait, un objet, parfois matérialisé sous la forme d'un instrument ou d'échantillons<sup>61</sup>. C'est typiquement un processus de découplage, c'est-à-dire d'autonomisation de l'énoncé par rapport à d'autres entités auxquelles il était lié au départ (nom de l'auteur, résultats expérimentaux, modalités), un processus d'émergence d'un « savoir » scientifique accepté (au moins pour un temps) qui vient s'encaster dans un réseau de savoirs complémentaires. Les phénomènes d'encastrement et de découplage sont des processus sociaux dans lesquels interviennent aussi bien les caractéristiques des éléments concernés que les attributions de sens qui émergent des interactions que les personnes ont entre elles et avec ces éléments. Ces processus sociaux produisent sans cesse des découpages du monde qui font référence pour les personnes.

## Récapitulation

Voici ce qui ressort de cette entrée en matière (sociale) :

- 1) Les sciences sociales étudient les activités des humains.
- 2) Tout être humain vivant est considéré comme une personne.
- 3) Les personnes interagissent avec certains des animaux sur la base d'un partage plus ou moins important de significations. Ce partage peut concerner des populations, des « collectifs animaux », ou, lorsqu'un animal est perçu par des personnes comme singulier, une « personne animale ».
- 4) Les personnes interagissent avec des végétaux, des éléments naturels ou des artefacts, toutes entités que l'on peut désigner par l'expression générique de « non-personnes ».
- 5) Selon les interactions que les personnes ont avec d'autres entités (autre personnes, animaux, végétaux, artefacts, etc.) celles-ci peuvent être considérées comme des partenaires d'interaction (lorsque s'installe une réciprocité fondée sur des formes de compréhension mutuelle), des ressources de coordination (lorsqu'elles permettent l'interaction avec un partenaire d'interaction), des ressources instrumentales (lorsqu'elles permettent d'interagir avec d'autres ressources), des contraintes (de coordination ou instrumentales) ou des enjeux (de coordination ou instrumentaux).
- 6) Par souci de simplification, le mot « ressource » est utilisé également de façon générique pour désigner tous les éléments qui ne sont pas des personnes. Toute ressource dans ce sens-là peut prendre le statut de contrainte ou d'enjeu selon les interactions que les personnes ont avec elle.
- 7) Les ingrédients cognitifs et discursifs de l'activité sont considérés comme des ressources cognitives.

Avant de clore ce chapitre, il faut que je revienne sur la notion d'entité « élémentaire ». Je n'ai pas trouvé d'autre terme pour désigner des entités qui me semblent faire sens et qui se situent plutôt

---

<sup>61</sup> Bruno Latour et Steve Woolgar, 1989, *La vie de laboratoire - La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte.

du côté « micro » des niveaux d'analyse. J'ai utilisé des guillemets pour suggérer qu'il ne s'agit pas pour autant de composants ultimes. Je ne partage pas sur ce point la conviction de beaucoup de chercheurs engagés dans l'élaboration de théories de l'action qui considèrent les personnes comme les « atomes » de la vie sociale. Une même personne peut revêtir des identités distinctes au fil du temps ou selon les contextes. Il en est de même pour les ressources, toujours sécables de multiples manières dans le regard que les personnes portent sur elles et dont elles interagissent avec elles. Les entités décrites ici me paraissent simplement celles qui font le plus sens pour l'élaboration d'une ontologie robuste.

Commencer par ce niveau « élémentaire » ne signifie pas qu'il soit plus déterminant que d'autres. Le cadre de raisonnement que je m'efforce de développer dans ce livre ne considère aucun niveau (personnes, relations, collectifs, ensemble social) comme plus fondamental que les autres. Le monde social est constitué de formes qui interagissent en permanence et émergent les unes des autres : les personnes se construisent (entre autres) à partir des collectifs dont elles sont issues ou avec lesquels elles sont en contact, collectifs qui émergent eux-mêmes des relations, qui elles-mêmes émergent des collectifs existants et qui se construisent au fil des interactions, etc. Le niveau de l'activité n'est pas forcément stable et la focale de l'analyse doit être capable de suivre ses évolutions. Il n'y a donc pas de « dernière instance », ce qui évite ainsi de naturaliser un niveau d'analyse particulier. Cela ne signifie pas que tout change en permanence. Des équilibres peuvent s'instaurer et constituer des « configurations », terme que je reprends au sociologue Norbert Elias et que je définis comme des agencements provisoirement et partiellement stabilisés de relations entre des personnes et des ressources<sup>62</sup>, sans faire d'hypothèse particulière sur la forme de ces agencements. Je reviendrai sur cette notion dans la deuxième partie.

Ce chapitre décrit ce qui constitue à mes yeux la texture du monde social, ce que certains auteurs comme William Sewell désigneraient comme les composants de sa « structure »<sup>63</sup> en s'en tenant à ce qui est externe aux personnes. Si l'on fait mentalement un instantané de l'activité sociale et que l'on agrandit une partie de l'image pour se situer à un certain niveau de détail, on perçoit les entités que décrit ce chapitre. On dispose alors des bases de l'une des dimensions des phénomènes sociaux, la masse : plus il y a de personnes et de ressources impliquées dans un processus, plus il est massif<sup>64</sup>.

Il est temps à présent de remettre l'image en mouvement et de nous intéresser aux activités (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02516765/document>).

---

<sup>62</sup> Ce qui inclut naturellement les relations entre les personnes et celles entre les ressources.

<sup>63</sup> « Les structures (...) sont constituées de schémas culturels et d'ensembles de ressources qui se soutiennent mutuellement et qui à la fois contraignent et rendent possibles l'action sociale et tendent à être reproduites par cette action » (*Logics of history*, page 151). Les « schémas culturels » correspondent à ce que j'ai appelé « ressources cognitives », les « ensembles de ressources » aux éléments plus matériels.

<sup>64</sup> Je vais y revenir, mais le lecteur pressé peut consulter l'article suivant : Michel Grossetti, 2011, « L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. Echelles d'action et d'analyse », *Sociologie.S*, <http://sociologies.revues.org/index3466.html>